

« un pain pour nourrir les chères créatures qui tombaient d'inanition, et qui ne vivraient plus aujourd'hui si la charité publique ne leur venait en aide.

« Je viens d'apprendre que ma femme était bien malade, et c'est afin de la revoir une dernière fois que je tente une évasion.

« Vous êtes jeune, vous avez bon cœur, vous ne me refuserez pas votre appui sans lequel je ne saurais réussir. Rien au monde, je vous le jure, ne pourra faire soupçonner la part que vous aurez prise à ma délivrance, et vous m'aurez sauvé du désespoir et du suicide, car si la liberté ne m'est point rendue je suis décidé à mourir... »

— C'est signé : « Paul Pellissier... » dit l'étudiant après avoir achevé. D'où vous vient cette singulière épître ?

Renée raconta brièvement l'évasion du prisonnier de Troyes, et la terreur tout instinctive que lui causait ce prisonnier. Le fils de Pascal Lantier frissonnait en l'écoutant.

— Ah ! chère enfant, s'écria-t-il, vous avez été bien imprudente !... Cet homme était en effet votre ennemi, et l'instinct mystérieux qui vous mettait sur vos gardes ne vous trompait point... Il y a cent contre un à parier que cette lettre est signée d'un faux nom, mais je saurai facilement au greffe de la prison de Troyes le nom véritable de l'évadé...

Après un silence, Paul reprit :

— Comment les Mémoires manuscrits du comte de Terrys se trouvaient-ils en la possession du misérable qui vient de mourir ?... Quel lien secret et inexplicable existait entre vous, le comte et ces bandits, voilà ce que nous tâcherons d'éclaircir plus tard...

« On va venir, chère Renée, ajouta l'étudiant, pas un mot de ces papiers d'où jaillira peut-être la lumière... Serez-vous avec les deux lettres du prétendu « Paul Pellissier... »

La fille de Marguerite se hâta d'enfermer dans le tiroir d'un meuble le manuscrit et les feuilles volantes.

On entendit des pas et des voix dans le couloir. Paul sortit de la chambre.

Il se trouva en face d'un commissaire de police et de deux agents en bourgeois. La concierge les éclairait. Elle désigna Paul, en disant :

— C'est monsieur qui est venu me prévenir...

Le commissaire salua :

— Je vous prierai alors, monsieur, fit-il, de vouloir bien me donner quelques éclaircissements et de m'accompagner sur le théâtre de l'accident...

Paul franchit avec le visiteur officiel le seuil du logis de Jarrelonge. On ne pouvait que constater le décès.

— Par qui cette porte a-t-elle été brisée ? demanda le commissaire.

— Par moi, monsieur... répondit le jeune homme.

— En quelles circonstances ?

L'étudiant raconta ce qui s'était passé.

— Je vous félicite de votre sang-froid et de votre résolution, monsieur... lui dit le magistrat ; sans vous, à l'heure qu'il est, la maison serait en feu... Ce malheureux s'était enivré sans doute... il aura renversé sa lampe à pétrole sur ses vêtements et se sera brûlé tout vif... Ah ! les ivrognes ! Je vais dresser procès-verbal ; vous aurez l'obligeance de me donner votre nom et vos prénoms.

Paul s'inclina.

Le commissaire de police rédigea selon la forme son procès-

verbal, en y mentionnant le rôle courageux joué par l'étudiant, donna les ordres nécessaires pour l'ensevelissement du cadavre, et se retira.

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

— Après ce qui vient de se passer, j'aurais peur ici... murmura la fille de Marguerite.

— Eh ! bien, chère mignonne, répondit Paul, vous viendrez, rue de l'École-de-Médecine, prendre possession pour cette nuit de la chambre où vous êtes revenue à la vie et à la santé... où vous vous êtes trouvée heureuse... Le voulez-vous ?

— Oui, je le veux...

— Moi, ajouta Paul en souriant, je me réinstallerais sur le divan du cabinet de travail de mon ami Jules... Partons...

— Mais, fit observer Renée, Zirza doit nous rejoindre ici.

L'étudiant regarda sa montre...

— Dix heures passées... répliqua-t-il, Zirza, oubliant le rendez-vous, sera sans doute allée tout droit rue de l'École-de-Médecine...

— A moins que quelque incident ne l'ait retenu plus tard que de coutume chez madame Laurier... dit Renée.

— Peut-être, en effet ; mais dans ce cas il suffira d'avertir la concierge qui, si elle se présente, la prévendra que vous l'attendez là-bas...

— Vous avez raison...

— Donnez moi les papiers...

La jeune fille les lui tendit. Elle prépara les quelques objets dont elle aurait besoin pour son voyage du lendemain et suivit Paul, qui ferma lui-même la porte à double tour.

Au rez-de-chaussée, elle entra dans la loge et chargea la concierge d'envoyer Zirza rue de l'École-de-Médecine, si elle se présentait.

XII

Léopold Lantier, nous le savons, s'était fait descendre à l'angle de la rue des Martyrs et de la rue de Navarin. Il paya son cocher, chargea sur son épaulé la valise de Jarrelonge et regagna son logement.

Sa première occupation, lorsqu'il eut allumé une bougie, fut de faire sauter la serrure de la valise dont il ne possédait point la clef. Ceci fait, il éparpilla sur le plancher tous les objets qu'elle renfermait.

Son désappointement fut plus facile à comprendre qu'à décrire, lorsqu'il eut constaté l'inutilité de ses recherches... La valise ne renfermait point le manuscrit volé chez M. de Terrys. Une philosophie de commande vint à l'aide du scélérat.

— Bah ! se dit-il, après tout, qu'importe ? Jarrelonge est mort à cette heure et ne parlera pas... Sans doute, en prévision d'une rencontre entre nous, il aura dû placer les « Mémoires » du comte dans quelque cachette introuvable... Qu'ils y restent et n'y pensons plus... Il s'agit présentement de s'occuper des voyageurs de demain...

« C'est à Nogent-sur-Seine que j'aurai les papiers, car il serait imprudent de retourner cette nuit rue Beautreillis, où le pétroncle doit avoir mis la maison sans dessus dessous.

« Mais une fois à Nogent il sera difficile d'agir seul, impossible peut-être, sous peine d'insuccès complet... Il me faut donc encore un collaborateur... Où le chercher, celui-là ?

« Pascal ne doit pas bouger de Troyes... Sa présence, dument constatée, crée l'indisputable alibi dont nous aurons peut-être besoin... Où trouver le complice indispensable ?